

le passage à Lyon du dernier détachement de nos zouaves.

" Samedi dernier est arrivé à Lyon un nouveau détachement de 50 volontaires canadiens, se rendant à Rome avec deux aumôniers. Ces braves jeunes gens, comme leurs devanciers, nous ont charmés par leur saint enthousiasme et leur belle tenue.....

" Deux cent cinquante de ces Français d'outre-mer sont maintenant enrôlés au service du St. Siège. Ce sont tous des gens d'élite, choisis entre des milliers qui demandaient à les suivre.

" Braves Canadiens, il semblait, en vous quittant que nous étions déjà de vieux amis, et c'est avec une cordialité parfaite que tous les Lyonnais présents se sont associés à l'adieu qui vous a été adressé par l'un d'eux : Au revoir ! à Lyon ou à Rome peut-être ; mais, pour plus sûr, au ciel !

Une lettre, adressée de Rome à la *Minerve* par un zouave canadien, rend compte d'une audience que le St. Père a accordée à ceux qui faisaient partie du dernier détachement. Cette audience a duré une heure et demie. C'est quelque chose d'inouï, dira-t-on peut-être ; oui, mais, comme dit le correspondant, le Pape aime tant ses zouaves canadiens, qu'il est prodigue de faveurs à leur égard. Il a voulu lui-même leur faire faire une promenade à travers le palais du Vatican et leur servir de *Cicerone*. Il les a ensuite fait entrer dans les jardins qui en dépendent, et là, après leur avoir adressé quelques mots et les avoir bénis, il donna de sa propre main à chacun de ces heureux zouaves un magnifique bouquet de fleurs, une orange et une médaille d'argent, marquée à son effigie.

Écoutez maintenant le correspondant de la *Minerve* : " Le St. Père nous fit parcourir une partie de ses jardins, quand, arrivé près d'un mur, il s'assit sur une petite borne en marbre, adossée à l'une des galeries du musée. Il continua à s'entretenir avec notre colonel pour quelques instants, lorsque, nous adressant la parole, il nous montra une ouverture qui conduisait par un escalier, au-dessous du Vatican. Le St. Père nous dit : " Allez voir, c'est très-joli." Quelques-uns s'avancèrent pour regarder ; alors le Saint-Père dit à tous les autres : " *Andate, Andate*, (allez, allez.) Nous nous ruâmes tous vers la partie indiquée, cherchant à voir ce qui avait tant d'attraits, quand, tout-à-coup des centaines de petits filets d'eau s'échappèrent par les fissures des allées sablées sur lesquelles nous étions, et vinrent se croiser sur notre figure, dans nos jambes, sur notre dos, partout. Rien n'était aussi comique que de voir, le *saute-mouton* général qui s'en suivit. C'était une vraie averse de petits jets. Sans égard pour le *decorum* que nous devions observer devant l'auguste Pontife-Roi, nous fûmes *bravement* devant l'élément qui nous poursuivait partout.

" Quand nous fûmes hors des atteintes de cet ennemi d'un nouveau genre, nous fîmes *volte face* et nous contemplâmes le St. Père qui riait aux éclats de notre déconfiture. Il en montrait plusieurs qu'il remarquait avoir été plus favorisés que les autres, c'est-à-dire qui étaient plus trempés. Il nous dit en riant : " Je ne savais pas que mes zouaves fuyaient devant l'eau. Que serait-ce devant l'ennemi ? " Le colonel Allet répondit : " Devant le plomb, Très-Saint-Père, ils avanceront. "

Voici encore, à propos de nos zouaves, ce qu'écrivit de Paris un de nos compatriotes, M. O. Dunn, ci-devant rédacteur du *Courrier de St. Hyacinthe* :

" On a écrit que les Canadiens étaient bien vus à Rome ; le fait est qu'on les préfère à tous ; vous m'entendez, on les estime plus que les Français, Hollandais, etc. Le Pape lui-même ne tarit pas en éloges sur leur compte chaque fois qu'il donne audience à leurs aumôniers, et Sa Sainteté ne s'en est pas tenue aux paroles, car de tous les zouaves pontificaux, les Canadiens seuls ont reçu des médailles d'argent ; les autres

ont des médailles de bronze. Ce petit détail est caractéristique, et même il a créé un peu de jalousie contre nos compatriotes ; en général, toutefois, chacun reconnaît volontiers que les Canadiens, venus de si loin, ont particulièrement du mérite. "

La conclusion de tout ce que nous venons de citer, c'est que nos zouaves se font grandement honneur et que cet honneur rejailit sur nous tous.

Culture du lin

Nous reproduisons avec plaisir la lettre que M. le Député de Lotbinière a adressé dernièrement au *Canadien*, au sujet d'un nouvel instrument pour séparer le lin de sa graine. M. Joly est déjà avantageusement connu de nos lecteurs comme agriculteur instruit et habile praticien. Cette lettre, qui n'a pour but que l'intérêt de la classe agricole, est un nouveau titre à la reconnaissance déjà due à son auteur. Espérons que les cultivateurs intelligents et soucieux de leur avancement sauront profiter des bons conseils que leur donne cet ami zélé et éclairé.

M. le Rédacteur,

Comme le temps de la récolte du lin approche, je vous envoie la description d'un outil peu compliqué et très efficace, pour recueillir la graine de lin ; cela pourra être de quelque utilité à vos lecteurs de la campagne. Depuis deux ans, plusieurs cultivateurs de Lotbinière et de Ste. Croix en font usage, avec succès. J'en ai trouvé la description dans l'ouvrage de M. Delamer sur le lin et le chanvre.

C'est un peigne en fer d'environ quinze pouces de largeur ; les dents ont douze pouces de longueur ; à environ quatre pouces du bout elles commencent à s'amincir et elles se terminent en pointe ; elles sont rivées dans une barre de fer plate qui se visse sur un banc ; ce banc a deux pieds et demi de hauteur et est construit avec du bois un peu fort ; la distance entre les dents à leur base, est d'environ deux lignes. Elle est plus grande comme de raison, entre les pointes, puisque la dent va en s'amincissant ; voilà tout l'appareil.

Une fois le lin arraché, on le laisse sur la terre, à l'endroit où l'on veut le faire rouir, assez longtemps pour que la graine durcisse, deux ou trois jours, dans le beau temps. L'on porte ensuite le banc avec le peigne dans le champ, l'on place un drap dessous, pour recevoir la graine et l'on met quelques pierres sur le banc, afin de le charger. Des enfants ramassent le lin par poignées et le portent aux hommes qui le peignent, deux hommes peuvent peigner en même temps, un de chaque côté du banc, ils passent alternativement leurs poignées dans le peigne, l'un après l'autre ; en passant une poignée de lin deux ou trois fois dans le peigne, l'on fait tomber sur le drap toutes les caboche (capsules), qui contiennent la graine ; à mesure que le lin est peigné, les enfants l'emportent et l'étendent de nouveau, pour le faire rouir. De temps en temps l'on ramasse les caboche, on les met dans des quarts ou des poches et on les porte à la grange où on les étend dans la batterie pour les faire sécher ; une fois sèches, avec quelques coups de fleau, ou en passant dessus un rouleau, l'on en fait facilement sortir toutes les graines. L'on change le banc de place dans le champ, à mesure que l'ouvrage avance.

Tous ceux qui ont l'habitude de cultiver le lin verront, je crois, du premier coup-d'œil, les avantages de ce mode d'opération. Ils se résument en deux mots : l'on économise la main d'œuvre, et surtout, l'on sauve toute la graine ; maintenant il s'en perd une partie considérable, soit dans le charriage, soit pendant le rouissage, surtout lorsque la saison est pluvieuse.

Quelques mots quant au fer à employer pour le peigne. Les